

GEORGES BARTOLI

LE HAVRE

Vous me demandez quelques notes autobiographiques de nature à éclairer ma psychologie d'alpiniste : vous désirez connaître mes impressions premières et les modifications qui ont pu se produire dans ma façon de comprendre et de pratiquer la montagne. Pour répondre avec précision à des questions aussi complexes, il faudrait remonter aux origines et dire comment je suis devenu alpiniste. Or, c'est ce que je ne puis faire. L'humour de notre grand Daudet prête à Valmajour, à qui l'on demandait comment il était devenu musicien, la réponse que chacun connaît : " Ça m'est venu en entendant chanter le rossignol ! „. Je suis moins heureux que le naïf joueur de galoubet et je ne sais pas du tout comment " ça m'est venu „. Je ne retrouve pas dans ma conscience la circonstance primordiale, le choc créateur qui ont fait naître en moi l'amour des escalades.

Rien ne m'y préparait, ni l'atavisme, ni l'éducation. Un jour, — j'avais treize ans et j'étais l'indispensable cavalier — on m'envoya en vil-

législature au cœur de l'Auvergne. A cheval du matin au soir, je parcourais, avec une ardeur qui devint bientôt passionnée, les vallées, les forêts de sapins et les sommets faciles du Massif Central. C'est là que j'eus la première révélation de la nature. Elle me sembla en tous points admirable. Le souvenir des collines auvergnates occupait ma pensée et le désir de reprendre mes courses me faisait attendre l'été avec une impatience presque malade. Il en fut ainsi pendant deux ou trois ans; puis j'allai dans les Pyrénées, puis en Corse, enfin dans les Alpes.

La nature s'était emparée de moi despotiquement; mais, parmi ses manifestations multiples, parmi ses richesses infinies, la montagne seule me parut être l'inépuisable trésor où se pouvait satisfaire mon idéal. Je voulus la connaître dans tous ses détails, sous tous ses aspects et, pour cela, il fallut abandonner le cheval dont le champ d'action est trop restreint. Un beau matin, je me découvris grimpeur et, sans aucune préparation, me mis à gravir les cimes avec une facilité qui me surprit.

Ainsi, le sens de l'alpinisme s'éveilla en moi graduellement. L'amour de la nature, d'abord obscur et pour ainsi dire instinctif, se développa le premier et, par une logique transition, devint l'amour de la montagne. Et le cheval,

conséquence la marche ascensionnelle lorsque mon horizon s'élargit.

Mon idéal était la recherche de sensations, la réalisation d'une conception esthétique. Il se fortifiait de la certitude acquise que les ascensions m'amélioreraient. Avec la Beauté de la création, avec les joies de la liberté, avec d'inépuisables sujets d'études, je trouvais dans la montagne plus de santé physique et morale.

Il en résulte que je n'ais jamais été homme de sport dans le sens strict du terme. Je négligeais l'acrobatie, et la difficulté n'était pas pour moi un objectif. Plusieurs fois je me suis trouvé en péril, mais je n'avais pas cherché ces dangers. Si je les bravais, c'est parce qu'il le fallait absolument pour atteindre mon but. Et il m'est bien rarement arrivé de ne pas gravir le pic, fût-il vierge, dont j'avais résolu la conquête.

Vous me demandez encore si mon idéal s'est modifié. En esthétique, je réponds négativement. La montagne demeure pour moi la Beauté et l'alpinisme le moyen de posséder cette Beauté. Toutefois cet idéal comporte maintenant une modalité: s'il a toujours même caractère, il a fin différente. Autrefois je pratiquais l'alpinisme pour ma satisfaction personnelle, en jouisseur égoïste. Maintenant, — dans la mesure de mes forces au déclin, — je

des montagnards et jamais, à mon sens, plus belle récompense ne saurait couronner carrière d'alpiniste.

*
* *

En quelques mots j'ai tâché de définir mon moi. Je crains d'y avoir échoué, mon souci même de condenser pouvant aboutir à l'obscurité. Je crois qu'il est bon, — ainsi que vous m'y conviez vous-même, — d'éclairer mon sujet de quelques citations. Je vous adresse donc, ci-dessous, les extraits les plus typiques à ce point de vue de l'ouvrage " Montagnes et Montagnards " que j'ai publié en 1901, chez Lemarre, à Paris, sous le pseudonyme de Martagon.

Page 1. — Il y a déjà longtemps de cela, — mais je m'en souviens comme au premier jour, — je fis une excursion au lac d'Artouste (août 1879). C'étaient mes premières armes. Tout était encore pour moi mystère dans la montagne. Cet inconnu, dont la forme indécise flottait dans mon esprit, m'apparaissait, à travers les brumes de l'ignorance, comme une prodigieuse synthèse des manifestations du beau.

Page 9. — Le passage du col de Lurdé fut pour moi une révélation et pour tous un sujet d'admiration très vive. Rien ne peut donner idée de l'éblouissant mirage qui nous apparut. Les vapeurs opalines du matin rendaient

neiges étincelaient; les pics se dressaient glorieusement dans le soleil et la triomphante lumière ruisselait jusque sur les pentes inférieures où elle venait mourir dans les forêts obscures. Puis, au fond, un entassement grandiose de rochers couronnés de glaces et projetant dans le ciel pur des pointes puissantes. Coloris et reliefs avaient une intensité étrange; c'étaient les Pyrénées dans la plus splendide expression de leur méridionale beauté.

Page 73. — Successivement les cimes les plus redoutées ont vu tomber, avec leur renom d'invincibilité, la terreur qui en éloignait les touristes. On pourrait écrire d'intéressantes observations sous le titre de : Grandeur et décadence des montagnes. Elles sont aujourd'hui (1884) en pleine décadence. Les ascensionnistes sérieux ne regardent plus le Mont Blanc que comme un simple but de promenade; il leur faut bien d'autres excitations que celles que peut leur donner ce roi des Alpes! A risquer souvent sa vie, à vouloir faire l'impossible, on se cuirasse contre les plus violentes émotions; on perd la notion de la difficulté et du danger, sans vouloir se souvenir des terribles exemples qui se sont produits. Il y a là un excès que bien des gens jugeront blâmable. Pour moi, j'aurais mauvaise grâce à critiquer des exagérations que j'ai pu partager, mais je me demande avec inquiétude si bientôt il restera en Europe des pics assez effrayants, des arêtes assez vertigineuses pour tenter l'humeur aventureuse de nos grimpeurs.

Page 99. — Il y a aussi des touristes, — et non une quantité négligeable, — qui ne voient dans l'alpinisme qu'une question de sport. Qu'est-ce donc que le sport? Que signifie ce terme, précis en apparence, mais qui, au fond semble avoir été inventé exprès pour rester dans

sport est une chose qui a sa raison d'être en elle-même et s'explique par elle-même. Le sport est le sport, voilà tout. On pourrait peut-être le caractériser ainsi : un exercice impliquant abstraction de mobile existant et de résultat cherché en dehors de lui-même. Il est la négation de toute idée élevée, du sens esthétique et presque de la pensée. L'homme qui fait de l'alpinisme une question de sport ignore si ce qu'il voit est beau ou non ; il est incapable de l'apprécier et d'ailleurs s'en préoccupe fort peu. Arrivé sur un sommet, il dédaigne de regarder ce qui l'entoure ; il ne s'arrête pas, descend de suite, satisfait d'avoir atteint le point le plus élevé. En présence d'une montagne, il ne s'inquiète pas de savoir quelles en sont la forme et la couleur, il ne saisit pas ce qu'elle peut avoir de gracieux ou de terrible, il ne voit en elle qu'une chose à gravir. A plus forte raison ne peut-il sentir la poésie d'un paysage, étudier les hommes et les choses, chercher à coordonner dans son esprit les harmonies naturelles ; il a bien d'autres soucis que cela, il fait du sport ! Et par là il n'entend même pas travailler à son perfectionnement physique. Est-ce à dire qu'il est sans énergie et sans courage ? Loin de là, il est généralement courageux jusqu'à la témérité ; il met son point d'honneur à braver froidement les dangers. Mais son énergie est stérile, sa bravoure est dépensée bêtement. Il est inutile aux autres et à lui-même.

Page 101. — D'autres touristes recherchent dans la montagne une expression du beau correspondant à leur conception de l'esthétique. Ceux-là savent discerner, aussi bien que la valeur d'un paysage, le mérite d'un tableau, d'une statue ou d'une symphonie. S'ils préfèrent à l'œuvre d'art l'œuvre de la nature, c'est qu'ils rencontrent

une plus complète satisfaction de leur amour des nobles spectacles. Ils aiment la montagne pour elle-même, pour les plaisirs qu'elle leur prodigue, pour les enseignements qu'ils y puisent. Tout ce qui est en elle est beau à leurs yeux. Qu'elle soit mugissante de tempêtes ou rayonnante de sourires, qu'elle revête sa parure d'été ou sa blanche robe hivernale, ils y éprouvent toujours le même charme, car ces transformations sont un aliment à leur curiosité, un excitant à leur passion. La marche n'est pas pour eux un but, elle est un moyen; un moyen de pénétrer dans les replis intimes de la montagne, d'en surprendre les secrets, d'en admirer les beautés. Ils savent voir et sentent vivement. Les images empreintes dans leur mémoire, les émotions qui les ont agités sont gardées par eux fidèles, vivantes, grandies parfois et idéalisées pour que leur lumineux ressouvenir brille, ainsi qu'un astre consolateur, parmi les jours sombres de la vie.

Page 149. — Dans la pureté flamboyante de cette après-midi, les Pyrénées se montraient avec leur caractère propre. Leur physionomie est faite de soleil. Ce qui les rend originales, admirables, ce qui les distingue d'entre toutes les montagnes françaises, c'est l'opulence de leur lumière.

C'est là, je pense, un assez grand mérite et pouvant satisfaire les plus exigeants. Mais, je ne sais pourquoi, on ne veut pas, en général, comprendre leur nature de montagnes chaudes et on leur reproche de présenter si rarement des phénomènes glaciaires qui, dans un tel pays, ne peuvent être que des anomalies. Les Pyrénées ne gagnent rien à ces phénomènes; bien plus, j'estime que, si d'aventure ils se rencontrent chez elles, leur harmonie est rompue, elles sortent pour ainsi dire de leur rôle. Je

niste qui, monté sur le Posets, jugeait la vue médiocre à cause de la pauvreté des neiges, celles-ci constituant selon lui l'essence même du beau dans la montagne. Cette opinion n'est-elle pas trop exclusive ? La neige est-elle une simple expression du beau ou bien en est-elle le principe même ? Je ne saurais hésiter et, pour moi, la forme que revêt le beau dans les farouches escarpements de la Partagua ou sur le cône rutilant du Cotiella n'a pas moins de valeur que celle qu'il prend dans les steppes glacées du Géant ou du Théodule.

J'ai consacré bien des campagnes aux grandes Alpes, je les ai parcourues du Viso à l'Ortler, j'y ai ressenti de bien profondes admirations et de bien vifs enthousiasmes, mais, dans l'intimité de mon souvenir, j'aime surtout à évoquer l'image de quelque brûlante vallée aragonaise aux murailles de roche rouge, semée, vers le fond où bondissent les cascades, de pins odorants et d'innombrables fleurs.

Ces extraits, choisis parmi les plus typiques, ont trait directement à mes courses dans les Pyrénées. Ils n'en expriment pas moins mes idées générales sur l'alpinisme. Ces idées se retrouveront identiques dans l'ouvrage que je termine sur la Corse et les Alpes. Elles ont été analysées et condensées avec une précision et une pénétration remarquables dans l'étude magistrale d'Henri Beraldi intitulée " Cent ans aux Pyrénées „ (tome V, pages 51 à 64; tome VI, pag. 2). Cette œuvre célèbre, — dont la con-

pant de la psychologie des alpinistes, — est épuisée en librairie. Les bibliothèques seules la possèdent (Société de Géographie de Paris, Club Alpin français, etc.), et elle doit exister, je pense, parmi les collections du Club Alpin Italien.

www.alpinwiki.at